

montrent tout le profit que les chercheurs peuvent tirer des archives collectives des unités, conservées au Service historique de la Défense. Ainsi exploitent-ils les journaux des marches et opérations régimentaires mais aussi ceux plus méconnus des grandes unités (10^e corps d'armée ; 19^e et 131^e divisions d'infanterie). Grâce à la plus-value des archives privées, habilement exploitées, le lecteur est placé au cœur de la bataille, qu'il peut suivre à l'échelle des individus. Lettres (notamment la lettre-testament du sous-lieutenant Le Douarec du 241^e Ri, futur député d'Ille-et-Vilaine, dont on connaît d'autres lettres, à sa femme, récemment édités), carnets de guerre, photographies pour la plupart inédites et récits de guerre sont autant de témoignages d'une expérience d'une violence inédite.

1916. Deux régiments bretons à Verdun n'est pas un ouvrage à la gloire des deux régiments rennais et célébrant des faits de guerre. Christophe Guérin et Yann Lagadec ont produit un véritable travail d'historiens, à la fois précis, raisonné, tout en nuance et au plus près des sources.

Michaël BOURLET

Professeur d'histoire au lycée de Fougères

Bernard CORBÉ et Yann LAGADEC (éd.), *Charles Oberthür. Lettres de guerre (1914-1918)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire commune », 2016, 418 p.

Présentées en 1998 dans une exposition du Musée de Bretagne, les aquarelles de Charles Oberthür révèlent les qualités du patron imprimeur rennais à saisir sur le vif l'arrière-front, cette zone où se côtoient entre 1914 et 1918 soldats en attente et civils tentant de vivre non loin de la ligne de feu. En 2014, une pièce de théâtre, créée à partir de quelques extraits de la correspondance de Charles Oberthür, met en évidence l'intérêt de lettres qui, au-delà de l'intime, témoignent d'un homme et de son milieu social dans la Première Guerre mondiale.

Le souci de la famille Oberthür de rendre accessible cette correspondance, retrouvée par un petit-fils de Charles, l'a conduit à déposer ce fonds privé aux Archives municipales de Rennes. La préoccupation de toucher un public plus large et le travail de mise en contexte effectué par les deux historiens, Bernard Corbé et Yann Lagadec, confèrent un nouveau statut à cette correspondance : monument privé d'une mémoire familiale, elle devient une étude de cas livrée aux spécialistes comme aux amateurs.

Les deux historiens présentent 261 lettres écrites entre le 14 août 1914 et le 10 décembre 1918. Ce choix est justifié par l'impossibilité d'établir l'exhaustivité d'une correspondance dont une partie a été perdue. Un second choix a été opéré pour assurer la cohérence du corpus autour des lettres adressées par Charles Oberthür à

ses parents, à Rennes ou Cancale, tout en publiant quelques autres échanges postaux avec sa femme, ses deux frères et son fils. Par leurs finalités, l'ensemble de ces lettres se rapproche ainsi de la majorité des correspondances privées conservées de la Grande Guerre. Le soldat de 14-18 écrit essentiellement à sa famille pour la rassurer et aussi pour se rassurer lui-même. L'écriture sous les « orages d'acier » est une façon de résister, de tenir, une manière de thérapie contre la peur et l'angoisse.

Charles écrit bien sûr pour témoigner, comme l'attestent les croquis et dessins joints à certaines de ses lettres. La correspondance renseigne en premier lieu sur une expérience de guerre mal connue : celle de ces soldats chargés d'approvisionner les batteries d'artillerie. Ces sections de munitions se déplacent sur l'arrière-front. Moins exposées que l'infanterie, elles sont très sollicitées au moment des offensives majeures. Charles Oberthür et les deux sections qu'il commande successivement sont présents dans les principaux secteurs des combats et lors des grandes batailles. Soutien logistique dans une guerre de position, la section de munitions de l'artillerie pourrait être le symbole du passage à un nouveau système militaire, celui de la guerre moderne industrielle. La capacité à produire des armes, à les acheminer et à alimenter en continu le champ de bataille devient déterminante. Pourtant, cette évolution entre 1914 et 1918 n'est pas forcément perceptible par les combattants. Charles Oberthür évoque souvent les chevaux de sa section, plus nombreux que les hommes et qui n'ont pas encore été remplacés par des camions. Il témoigne, dans une lettre écrite en juillet 1916 dans le secteur de Verdun, de la persistance d'une représentation qui fait du fantassin exposé directement au feu de l'ennemi le « vrai » soldat : « L'endroit où je suis n'est pas gai et il n'y fait pas bon, je vous assure. Je ne suis plus un embusqué. Il y a de quoi y contracter le caffard, même si on n'avait pas de tristesse et d'inquiétude chez soi ».

Mais les lettres permettent surtout de saisir la force des réseaux, les représentations, l'*habitus* d'un représentant de la grande bourgeoisie industrielle dans cette occurrence paroxysmique qu'est la guerre. Celle de Charles Oberthür ne modifie pas, du moins dans ses écrits, ses convictions religieuses, politiques, son rapport à l'Autre. Le capitaine, engagé volontaire en août 1914 à 43 ans, demeure sur le front un « catholique, réactionnaire, antisémite ». Sa vision du monde est clivée ; il recherche toujours l'entre-soi, porte sur ses hommes un regard au mieux condescendant. L'officier rennais émet un jugement paternaliste, mais sévère, à l'égard des soldats bretons : « Ce sont de bien braves gens quand ils ne peuvent pas se saouler. Et ce sont des soldats admirables. Non pas comme tenues, les malheureux, car ils sont sales, délabrés, rapiécés que ça fait pitié. Mais ils sont patients, durs au mal et ne roupètent jamais » (26 décembre 1914).

Il n'oublie pas les affaires en se faisant informer de la marche de l'entreprise. Dans les régions qu'il traverse, il observe la diffusion de son produit-phare, l'almanach. Surtout, il prévoit l'ouverture de nouveaux marchés et c'est à cette fin, entre autres, qu'il dessine et peint des scènes de l'arrière-front. Du Pas-de-Calais, le 25 janvier 1915,

il écrit, par exemple, à ses parents : « J'aurai dans quelques jours un petit paquet d'aquarelles à vous envoyer, mais elles ne sont pas encore assez avancées. Il y en aura de sensationnelles, mais qui ne pourraient cependant pas faire des sujets d'almanach ».

L'édition de cette correspondance fournit un riche témoignage sur l'expérience combattante d'un grand bourgeois rennais. L'âge du capitaine, son affectation près du front, mais pas en première ligne, ses centres d'intérêt (les chevaux, la botanique), ses convictions anti-républicaines, son horizon économique contribuent à forger un point de vue spécifique sur ces cinquante-deux mois. Son regard est parfois décalé par rapport à l'image dominante du Poilu, bien qu'il participe lui aussi à la mêlée... La publication de ces lettres s'inscrit ainsi dans le renouvellement de l'histoire sociale de la guerre. Elle prolonge le questionnement sur la fonction intégratrice, inclusive, de ce conflit présenté comme un moment d'unité, de rapprochement entre les Français, entre les « deux France ». La lecture de ce livre conduit *in fine* à s'interroger sur la capacité d'un événement, tel que le premier conflit mondial, à changer les comportements et les héritages culturels de longue durée qu'incarne Charles Oberthür dans ses lettres.

La qualité et la précision de la présentation du document permettent plusieurs niveaux de lecture de ce gros recueil. Une introduction de quarante pages établit le portrait social de Charles, clef de lecture de son courrier. Les lettres sont réparties en six chapitres chronologiques, chaque période étant présentée dans sa spécificité. Chaque lettre bénéficie d'un appareil critique précis. Deux index font de ce livre un véritable outil, en particulier l'index des thèmes qui permet de quantifier les préoccupations de Charles et du monde qu'il représente.

Didier GUYVARC'H

Nelly BLANCHARD (corpus rassemblé et présenté par), *Un chouan dans les tranchées. Jean-Marie Conseil, prêtre breton au front (1914-1916)*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire commune », 2017, 330 p.

Le titre du livre, qui interroge, recouvre un corpus rassemblé et réuni par Nelly Blanchard, formé de deux fonds : d'une part, celui des archives diocésaines de Quimper et Léon, d'autre part, le fonds familial de Jean-Marie Conseil. Les circonstances de cette dispersion restent mal connues. Cette absence d'historique des fonds ne permet pas au lecteur de savoir si cette édition constitue la totalité de la production de guerre du prêtre-soldat, si des lacunes ou des disparitions sont connues, si le descriptif publié (p. 57-62) est un état des lieux des archives ou procède d'un choix.

Le corpus rassemblé est composé de quatre types de documents. Du début août à octobre 1914, Jean-Marie Conseil tient d'abord un carnet où il consigne, au jour